

LES YEUX NOISETTE

Fribourg, de nos jours.

Premières douceurs de l'été. En cette fin de journée, la population hétéroclite que je croise à la rue de Lausanne semble apprécier l'ombre et le calme de cet espace piétonnier. Parvenu au sommet, là où l'étroite ruelle débouche sur la Place Python, je marque instinctivement un arrêt et mes pas me dirigent vers la droite où une grande terrasse ombragée m'attire. Je repère une table libre, un peu en retrait, qui sera mon oasis. Progressivement, je construis ma bulle de cristal, dans laquelle j'étale du sable chaud et des coquillages juste sous le palmier avant de percevoir enfin le bruit doux des vagues du Pacifique qui étale le bleu de son infini juste en face de ma chaise longue. Mon corps qui se chauffe au soleil des mers du sud se détend, ne bouge plus, n'existe plus, aidant ainsi à l'évasion de mon esprit, au milieu de la foule, dont je perçois mieux toutes les auras qui me rassurent, me parlent, me guident, me permettent de replonger dans mes lointains souvenirs, aussi.

Souvenirs. La petite fille assise en face m'en rappelle un que j'avais profondément enfui. Ces deux billes noires comme surgies de la mer et qui me fixent d'un air amusé sont bien les yeux noisette de Gaby. Tout dans ce visage me fait penser à cette autre fille d'une dizaine d'années dont le souvenir reste étroitement lié à un incident vécu il y a bien longtemps et que j'hésite encore aujourd'hui à laisser ressurgir tant il fut à la fois douloureux et empli d'émotions...

Zurich, janvier 64.

En ce début d'après-midi, j'attendais Gaby à l'entrée de l'immeuble, comme convenu, pour l'accompagner au lac. Pas pour se baigner, heureusement ! Je ne savais pas encore nager et n'avais aucune envie de l'apprendre, surtout depuis cet autre événement survenu quelques mois auparavant, alors que j'étais en colo au Tessin, et qui a bien failli me noyer lorsque cet idiot de Max me poussa dans la piscine du centre de vacances alors qu'il n'y avait plus personne dans les parages. Après quelques milliers de mouvements de bras et de jambes désordonnés, après avoir bien cru ma dernière heure venue, après m'être agrippé à cette jambe salvatrice tendue depuis le bord par cet imbécile de pousseur-non-nageur, crachant les quelques litres d'eau chlorée que j'avais dans les poumons et dans l'estomac, je fis la promesse solennelle de ne je ne plus jamais mettre les pieds dans un quelconque liquide...

De toute manière il faisait trop froid pour envisager une telle activité, mon habillement composé d'un pantalon de laine, gros pull, bonnet, mitaines, anorak doublé chaud ne suffisant pas à contenir les assauts de cette bise qui maintenait depuis près de deux semaines la température aux alentours des -20 degrés. Le lac-même nous aurait d'ailleurs

refusé fermement l'accès à son eau, puisque ce froid persistant avait provoqué un phénomène qui ne s'est jamais reproduit depuis : il avait entièrement gelé.

Gaby n'arrivait pas et j'allais moi aussi geler complètement. Mais je la connaissais bien et ces petits retards n'altéraient en rien notre relation amicale qui durait depuis toujours. On pardonne tout lorsqu'on a dix ans et qu'une fille du même âge arrive en courant et vous adresse un regard aussi fondant qu'une plaque de chocolat aux noisettes. Sa tenue était inhabituelle, mais parfaite pour la leçon de patinage à laquelle elle m'avait convié : gros pull en laine, épais bas blancs, petite jupette à carreaux rouges et blancs, bonnet, gants et écharpe, assortis évidemment. Elle m'observa de bas en haut et... éclata de rire à la vue de mes patins :

- C'est avec ça que tu veux que je t'apprenne à patiner sur le lac ?

Je regardai béatement les deux lames soudées chacune à une plaque dont les lanières attachées par un gros nœud me permettaient aussi bien de transporter cet ersatz de patins autour de mon cou que de les fixer, plus tard, à la semelle de mes gros souliers de marche...

- Ben... oui ! Et je ne vois pas ce qu'il y a de drôle. C'est tout ce qu'on a pu dénicher !

Son rire ne me choqua pas. Je savais que, dans le fond, elle ne se moquait pas de moi mais simplement qu'elle trouvait amusant de me voir avec ces bouts de ferraille alors que pendaient dans son dos une superbe paire de patins blancs, en cuir, comme je n'en avais vus que dans les magazines... Par ailleurs, l'entente avec cette voisine était parfaite et la différence sociale n'était jamais évoquée entre nous deux. C'était ma seule véritable amie, ma condition de francophone parmi un demi-million d'alémaniques ne facilitant pas vraiment les contacts avec les autres enfants pour lesquels j'étais « l'étranger ». Je passais le plus clair de mon temps avec elle et nous avons vécu quelques aventures piquantes, comme ce jour-là où Gaby m'emmena dans sa chambre afin de me montrer des photos d'elle, nue dans son bain, en compagnie de son frère... Sa mère nous surprit à son retour tandis que la mienne cherchait désespérément depuis plus d'une heure son petit garçon de cinq ans qui découvrait, à travers ces images surprenantes, une différence entre elle et lui qu'il n'avait pas même soupçonnée auparavant...

- On y va ? me lança-t-elle en guise d'invite.

Quelque dix minutes plus tard, nous nous trouvions au bord du lac. Ayant arrimé ma ferraille aux godasses, je voulus m'élancer avant que Gaby n'ait terminé son long et fastidieux laçage. Deux secondes plus tard, son rire cristallin éclata en me voyant assis sur la glace... Je me relevai une bonne dizaine de fois avant qu'elle ne vienne à mon secours.

- Donne-moi la main, ça ira mieux.

Je l'acceptai sans hésiter et me retrouvai miraculeusement debout durant plus de trois secondes. Aux premières glissades timides succédèrent quelques mouvements de poussée, hésitants d'abord, puis de plus en plus soutenus, encouragés que j'étais par les conseils de

mon jeune professeur, et surtout rassuré par cette main douce mais ferme. Après une bonne heure, j'osais me lancer seul, sans entreprendre toutefois les différentes figures que Gaby exécutait devant moi avec tant d'aisance. Cessant de fixer mes patins, je me mis à observer, tout en avançant, la foule nombreuse qui peuplait le lac. On y trouvait un grand nombre de patineurs, mais aussi beaucoup de citadins qui profitaient de l'aubaine pour s'aventurer à pied sur cette immense patinoire naturelle. Des marchands de marrons avaient installé leur fourneau et l'odeur des châtaignes grillées eut raison des deux francs que nous avions en poche. Arrivés aux abords de la rive opposée, nous nous sommes reposés quelques instants sur un muret de pierre et de glace.

La lumière du jour baissant progressivement, nous décidâmes de rentrer, avant la nuit, comme nos parents nous l'avaient demandé. Le lac s'était presque vidé de ses nombreux points noirs qui le peuplaient. Coucher de soleil magnifique, de pourpre et de bleu sombre à peine voilé de quelques cirrus, devant lesquels se détachaient en ombres chinoises des roseaux annonçant la proximité de la rive et la fin de notre escapade. Et cette superbe danseuse qui semblait littéralement voler sur la glace, s'en aller vers l'infini de ce paysage de rêve. Gaby avait pris au moins cent mètres d'avance, lorsque soudain je me rendis compte qu'elle avait disparu de ma carte postale, d'un seul coup... L'angoisse me saisit : se serait-elle cachée ? Est-elle tombée ? J'augmentai mon rythme tant bien que mal. Arrivé à proximité, je passai sous le bandeau rouge qui marquait clairement un danger, et vis surgir de la glace une petite tête aux yeux noisette qui me fixaient, affolés. Le cri rauque qui suivit me glaça le sang. A deux mètres du trou béant entouré de fissures, je m'arrêtai net. Gaby avait à nouveau sombré et je ne voyais plus que quelques bulles et remous à la surface de l'eau. Je restai là, sans voix, ne sachant que faire... ne *pouvant* rien faire surtout, bloqué par cette eau qui m'effrayait plus que par mon impuissance. A sa seconde apparition, elle réussit à m'appeler par mon nom, m'invitant à agir, alors que j'étais tétanisé par cette situation qui me faisait revivre à l'envers ce que cet autre petit garçon avait vécu l'été dernier. Et, malgré son appel implorant, je restai sans réagir et je compris en un instant que le moi de l'été dernier, celui qui se battait avec l'élément liquide pour sauver sa peau, de même que celui de ce jour qui se bat contre ses fantômes étaient tous deux incapables de voler au secours de Gaby qu'il fallait à tout prix sauver. « Si ce n'est pas moi, si ce n'est pas lui, c'est qui ? » Crétin... C'est le troisième, celui qui aura su fusionner les deux précédents pour en former un nouveau, plus fort, plus courageux, celui qui, plus tard, osera se regarder dans la glace sans que celle-ci ne lui renvoie une image trouble. Je me mis à plat ventre et glissai sur la couche de miroir amincie en cet endroit en raison de la présence des roseaux. Je parvins à quelques centimètres du trou juste au moment où Gaby réapparut en gigotant. Elle savait nager aussi bien que patiner, mais ses pieds encombrés et alourdis ne lui permettaient pas de rester longtemps en surface. Elle eut juste le temps de gargouiller plus que crier :

- Vite !

Je tendis mes bras vers elle, mais trop tard. Je la vis disparaître quelques secondes, avant de la voir remonter en douceur, sans un mouvement, comme morte... Je crus vraiment que c'en était fini et la panique me fit hurler à pleins poumons son nom qui doit encore résonner aujourd'hui au bord de ce lac maudit... Ce cri de désespoir, étonnamment, me redonna de la force et lorsque je vis devant moi ces deux yeux noisette, à quelques centimètres de mon visage, ces deux billes sombres et profondes qui semblaient me fixer sans me voir, et cette bouche où se dessinait presque un sourire de bonheur, de calme infini, de confiance, ces deux mains qui se tendaient vers moi comme pour m'étreindre une dernière fois, je plongeai mes deux bras dans l'eau glacée pour l'attraper de toutes mes forces. Je réussis à l'attirer vers moi et à reculer en rampant, malgré le poids de ses habits. La glace était plus solide que je ne l'avais imaginé. Gaby aussi... Elle toussota un bon coup et se mit à pleurer. Je l'aidai à se relever, à ôter ses patins et à enfiler ses souliers aussi mouillés que tout le contenu de son petit sac à dos.

Le retour se fit rapidement : elle grelottait de plus en plus, parvenant à peine à prononcer quelques mots. Arrivée devant la porte de son appartement, elle me rendit ma veste et me supplia de ne rien dire à personne, jamais. Juste avant de refermer, elle me lança un regard empli de douceur, un regard chargé de toutes les émotions vécues, un regard qui exprimait à la fois remerciement, reconnaissance, fidèle amitié, amour...

Ce fut la dernière fois que je vis les yeux noisette de Gaby. Les jours suivants, elle ne quitta pas son lit et la maîtresse de classe nous annonça qu'elle souffrait d'une pneumonie, suite à un mauvais refroidissement. Et c'était la dernière semaine que nous passions à Zurich, mes parents ayant décidé de « revenir » en Suisse romande.

La veille de notre départ, je demandai à ma mère si elle avait de ses nouvelles.

- Elle va un peu mieux, mais elle ne peut recevoir de visites... A propos, tu ne m'avais pas dit que lorsque vous étiez allés patiner au lac, elle était tombée dans une fontaine en voulant boire de l'eau ? C'est à cause de ça qu'elle a eu cette pneumonie...

- Heu... oui... non... j'ai dû oublier de t'en parler !

Je sus au moins qu'elle avait trouvé une bonne excuse pour ne pas avouer cette transgression, involontaire sans doute, de zone interdite.

Mes visions s'estompent et le palmier-roseau disparaît. De même que la plage de glace et la mer de Zurich... Ne restent que les doux yeux noisette de la petite fille sur sa chaise qui continue à m'observer et me fait un sourire que je lui rends avec toute la reconnaissance que je lui dois d'avoir permis à Gaby de ressurgir de ce trou d'oubli dans lequel je l'avais trop longtemps abandonnée.

Eichhörnchen

Pseudo : Eichhörnchen

Daniel Bovigny

13.11.1953

Rue du Village D'Enhaut 28

1628 Vuadens

026 912 34 92

079 674 58 14

bovignyd@eduf.fr.ch